

Leurs bans avaient été publiés dans l'église du village et le mariage fixé à une date toute prochaine, lorsque les malheurs de l'exil tombèrent sur nous.

Nos oppresseurs nous avaient traînés au rivage et de là, sur leurs bateaux, lorsque Louis, voulant se rapprocher d'Emmeline, qu'il adorait, et prendre avec elle le chemin de l'exil, fut brutalement assailli et blessé.

Emmeline avait été témoin de toute cette scène; elle assista à son embarquement comme à son départ, sans prononcer de paroles inutiles et sans se livrer à des scènes de larmes qui auraient pu attirer sur elle l'attention générale. Pâle, sans mouvement comme une statue, sur le bord de la grève, elle regardait partir celui auquel elle avait donné sa main et son cœur. "Mère, Mère, me dit-il, la voix brisée, il est parti et ils vont le tuer; que vais-je revenir?"

J'essayai de la consoler de mon mieux et l'attirant sur ma poitrine, je la caressai comme un enfant, comme mon enfant. Je l'aimais d'autant plus que j'étais impuissante à soulager sa peine.

L'histoire d'Emmeline Labiche, que nous avions surnommée "Evangéline" ou petit Ange de Dieu, est triste, petiots, et je peux difficilement me la rappeler sans la plus profonde émotion.

Exilée avec nous, en Maryland, elle atteignait trois ans, plus tard, le pays du Tèche, au poste des Attakapas, où nous fûmes accueillis à bras ouverts par une population composée de Louisianais et de nos compatriotes qui nous avaient précédés là.

Volontairement silencieuse, quoique attentive à me rendre les plus légers services, elle se faisait un devoir de prodiguer ses soins aux plus délaissés d'entre nous; elle n'en revivait pas moins le rêve terrible qui lui rappelait sa séparation d'avec son fiancé.

Un jour, comme elle marchait à mes côtés alors que nous allions visiter un autre groupe d'Acadiens que nous n'avions pas encore eu le bonheur de saluer, elle tressaillit et me saisit la main.

Je vis le sang affluer à ses joues et de sa voix au timbre d'argent, elle me dit : "Mère, Mère, c'est lui, c'est mon Louis", en pointant du doigt un homme qui se reposait assis à l'ombre d'un gros érène. En effet, c'était bien Louis Arceneaux.

Avec la rapidité de l'éclair, elle vola à son côté et, avec une joie inexprimable, faite d'extase et d'amour indicibles, elle dit : "Louis, Louis, je suis ton Emmeline, ton Emmeline trop longtemps perdue, tu ne m'as pas oubliée?" Il se leva, la regarda, pâlit, puis, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ne prononça pas un mot.

"Louis, dit-elle, douloureusement impressionnée par la froideur de son bien-aimé, pourquoi te détournes-tu de moi? Je suis encore ton Emmeline, ta promise et j'ai gardé pur le serment que nous avons prêté ensemble. N'as-tu pas pour moi un mot de bienvenue, Louis?" Puis, comme des larmes s'échappaient de ses yeux : "Dis-moi, dit-elle, que tu m'aimes toujours et que la joie de me rencontrer te paralyse et t'empêche de manifester ton amour."

"Ne me traite pas avec autant de bonté, je ne le mérite pas, répondit Louis Arceneaux, dont les lèvres blanches tremblaient et dont la voix n'était qu'un souffle : "Je ne t'aime plus et j'ai donné mon cœur à une autre. Enlève de ta mémoire le souvenir du passé et pardonne-moi."

Il se leva vivement et s'enfonça vers la forêt. Pauvre Emmeline, elle resta là tremblante comme une feuille de hêtre. Je la pris par la main. Une pâleur sépulcrale couvrait son visage, ses regards étaient perdus et ses mains glacées. "Emmeline, lui dis-je, viens mon enfant, viens." Elle me suivit et répéta tout à coup d'une voix blanche : "Emmeline, Emmeline, qui est Emmeline?" et me regardant bien en face, elle me demande d'une voix toute changée : "Qui êtes-vous, qui êtes-vous?" et elle s'enfuit.

Elle était folle, folle d'avoir trop aimé, folle de n'avoir pas su oublier, folle de s'être prodiguée pour tous et chacun de nous, quand son promis, son fiancé l'avait oubliée pour toujours! Elle ne recouvra jamais la raison et sa mélancolie devint de plus en plus profonde chaque jour. Un sourire de tristesse s'imprimait sur ses lèvres pendant que ses beaux yeux cherchaient dans l'azur, l'image de l'être aimé.

Aussi douce et aussi aimable que toujours, chacun ne l'en aimait que davantage et nous cherchâmes en vain à apaiser sa souffrance. Lorsque cette pauvre Emmeline parcourait les rives du Tèche, cueillant les fleurs sauvages dans les sentiers perdus et chantant d'une voix douce, les doux chants de chez nous, de l'Acadie que nous aimions tant, chacun de nous ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Elle vivait toujours son rêve, parlant de l'Acadie et de Louis dans des termes d'un amour si profond et si doux qu'elle nous en tirait des larmes. Elle se représentait la veille de son mariage, avant que la catastrophe ne se produisit, et, c'est avec dévotion qu'elle évoquait son mariage du lendemain, sa couronne de mariée et les cloches de l'église qui devaient faire entendre leur joyeux carillon pour célébrer bien haut son bonheur. Mais, cette joie se changeait aussitôt en un désespoir profond qui la secouait tout entière, quand elle se représentait la dernière scène qu'elle avait eue avec Louis et qui avait tué et son bonheur et sa raison.

Minée par son malheur, elle expira dans mes bras, comme un tout petit enfant, comme un ange qui allait revoir le ciel. Elle repose maintenant sous le gros chêne près de la petite église du poste des Attakapas et sa tombe a été tenue verte et fleurie aussi longtemps que votre Grand'Mère, petiots, a été capable de s'y agenouiller.

Ah! petiots, combien triste fut le sort de cette pauvre Emmeline, de ce petit ange de Dieu que nous avions surnommé "Evangéline."

\* \* \* \*

Je vous ai dit déjà qu'après l'exil, nous avions passé trois ans dans le Maryland, nous apprîmes, un jour, qu'un groupe d'Acadiens exilés comme nous